

LA MORT OU LA VIE

Le choix est devant toi

Charles Spurgeon



EUROPRESSE

1

Pertes et profits

«Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme ?»
(Matthieu 16:26)

Bien des négociants ont fait faillite pour n'avoir pas tenu leurs livres de comptes en règle. Cependant, on n'a rien à perdre à calculer le coût, à connaître sa dépense, à tenir son débit et son crédit à peu près en équilibre. Ce sont les tentatives et les spéculations suggérées par le désir ardent du gain, la négligence des affaires de détail et surtout une complète ignorance de la position financière qui ont ruiné bien des maisons de commerce.

Spirituellement parlant, tout homme est un grand négociant dont le commerce concerne son propre bonheur, à la fois pour le temps et

pour l'éternité. Il tient deux comptoirs : un commis subalterne dirige le premier, un être rustre et matériel qui se nomme *le corps*. Un être intelligent et spirituel qui s'appelle *l'âme* tient l'autre comptoir, dont les affaires sont infiniment plus étendues et importantes. Ce directeur ne s'attache pas à un commerce sur les choses de petite valeur, mais il exploite les grandes réalités de la vie éternelle, et les places avec lesquelles il opère ses transactions sont, ni plus ni moins, le ciel et l'enfer.

Dans une pareille position, un négociant qui se consacrerait exclusivement aux intérêts mesquins de son comptoir le moins important, tout en négligeant les affaires de sa maison principale, serait bien dépourvu de sens. Cette négligence deviendrait même incompréhensible si, tout en lésinant sur les dépenses de son intérieur les plus minimales, il abandonnait à la chance et au hasard telle entreprise considérable confiée à son habileté.

Telle est cependant la folie dont la majorité des hommes se rendent coupables ! Alors qu'ils comptent soigneusement les prétendus profits qu'ils réalisent dans cette petite «boutique du coin» qui s'appelle *le corps*, ils ne comptent que trop rarement les pertes qu'ils encourrent en délaissant les intérêts de *l'âme* dans la grande affaire du salut.

Ami lecteur, tandis que tu prends soin du corps (ce qui est très bien, vu qu'il est pour le croyant le temple du Saint-Esprit), permets-moi de te supplier de prendre beaucoup plus de soin de ton âme. Ne perds pas de temps à décorer l'habitation tandis que tu laisses l'habitant mourir de faim. Ne t'amuse pas à peindre le vaisseau tandis que l'équipage périt faute de vivres. Prends soin de ton corps, mais occupe-toi surtout de ton âme. Jouis de la vie, mais cultives-en la source.

Pourquoi les hommes ne veulent-ils pas dresser le bilan des affaires de leur âme afin de connaître leur véritable situation devant Dieu ? Qu'il plaise au Seigneur de les amener à vouloir s'examiner ! S'ils y consentaient et voulaient connaître le fond des choses, combien se trouveraient en pleine faillite ! Quant au corps, les profits sont assez nets. Ils sont en train de faire une jolie petite fortune et tout paraît aller au gré de leurs désirs. Leur enveloppe mortelle est peut-être toute florissante d'embonpoint et de santé, sans aucune plainte à

formuler contre l'être qui y habite. Mais demandons à l'âme comment elle se trouve et on verra que ses affaires vont mal, qu'elle est presque toujours en perte. Je te déclare solennellement que si ton âme est au-dessous de ses affaires, tu es bien malade, quelques grands que soient du reste tes profits quant au corps. Au nom de Jésus-Christ, je te pose cette question : «Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme ?»

Quel profit a l'homme qui parvient à posséder le monde entier ?

Bien des chrétiens, dépourvus parfois de bon sens, croient qu'on peut trancher cette question en deux mots en répondant qu'un tel homme n'a rien gagné du tout. Ces gens ont raison au fond. Seulement, je me demande s'ils croient sérieusement ce qu'ils affirment. Il en est qui calomnient d'une façon injuste et ridicule les biens de cette terre, qui se plaisent par exemple à qualifier les pierres précieuses de «jolis cailloux» et appellent l'or un «métal vil». J'ai souvent admiré avec quel sang-froid certaines personnes de ma connaissance parlent de l'or comme d'une «vile poussière», et je m'étonne de ne pas les voir se hâter de la balayer soigneusement et de la jeter au fumier. Pour ma part, je n'hésiterais pas à venir la ramasser car j'en aurais grand besoin pour l'œuvre du Seigneur.

Plusieurs qui affectent de mépriser les richesses sont précisément ceux qui y tiennent le plus. Je suppose qu'ils en reconnaissent le danger pour autrui et qu'ils lui cachent leurs propres trésors pour lui éviter des tentations. Grande est leur sollicitude ! Mais elle ne me touche peu. Elle me paraîtrait bien moins contestable s'ils consentaient de temps à autre à me faire part de leurs biens. On les entend dire volontiers que «l'argent est la racine de tous les maux». J'aimerais qu'on ait la complaisance de me montrer ce texte dans la Bible, car il ne s'y trouve pas. Je me souviens, il est vrai, d'avoir lu que «*l'amour* des richesses est la racine de tous les maux», mais j'ai peine à voir ce que les richesses en elles-mêmes ont de si mauvais. Pourvu qu'on soit disposé à en faire un bon usage, elles me paraissent être un talent que Dieu confie à ceux qu'il enrichit, et je ne pense pas que les talents de Dieu puissent être mauvais.

Ami lecteur, il est absurde de prétendre qu'on est indifférent aux biens de cette terre, car tout le monde y tient plus ou moins et chacun est bien à l'aise d'avoir sa part. Posséder en ce monde une certaine fortune est une chose qui a sa valeur (c'est un profit) et je ne veux pas essayer de le nier ni de réduire à néant tous les biens terrestres pour prouver ensuite que l'homme est en perte sur tous les points. Non, je suis prêt à faire toutes les concessions possibles quant aux profits que ce monde procure. Si ces profits te paraissent considérables, je veux admettre qu'ils le sont. Si tu penses qu'en fin de compte ce monde forme un ensemble désirable, je te l'accorderai. Mais, ces concessions faites, je te demanderai : Trouves-tu ton compte à gagner le monde entier, dans le sens le plus étendu du mot, si tu viens à perdre ton âme ?

Essayons de faire les additions et d'établir un bilan. Supposons un cas, qui doit être bien rare ou du moins ne s'est jamais présenté, car jamais personne n'a gagné le monde entier. Certains monarques ont possédé parfois presque tout le monde connu de leur temps mais, un regard sur une carte ancienne révèle immédiatement la petitesse de leurs empires en comparaison avec la totalité du globe terrestre. Après tout, le plus grand de ces anciens empires valait à peu près nos grands empires modernes. Le monde connu de l'Antiquité n'était qu'une petite partie du monde que nous connaissons, et néanmoins nul ne parvint jamais à le posséder en entier. Mais, afin de placer la discussion sur un terrain qui la rende possible, nous admettrons jusqu'à un certain point que, trois ou quatre fois dans l'histoire ancienne, des hommes ont possédé le monde entier.

La puissance sur de vastes empires

Quand un homme est parvenu à cette position, on peut dire en un sens qu'il a gagné le monde entier. Prenons Alexandre le Grand. On ne peut pas citer un meilleur exemple d'homme ayant possédé à peu près le monde entier. Quoique son empire ait eu sans doute ses limites quelque part, il les ignorait lui-même et aurait été dans l'embarras pour nommer toutes les nations sur lesquelles il régnait. Il pouvait parcourir des milliers de kilomètres sur son territoire sans en rencontrer

les frontières. Il disposait de millions d'hommes en armes, prêts à le venger de ses ennemis et à défendre ses drapeaux. Il était invincible dans les batailles. Sa volonté était la loi suprême dans ses conseils. Quand des milliers de soldats mouraient dans les combats, d'autres milliers se levaient sur un ordre de sa bouche et venaient prendre leur place. Alexandre, dis-nous quelle est ta pensée ? Trouves-tu que ce soit chose bien profitable que de gagner le monde entier ? Ce sceptre est-il un talisman de félicité ? Cette couronne t'a-t-elle procuré la paix et la joie ?

Voyez, Alexandre pleure ! Oui, il pleure de ne pas avoir un autre monde à conquérir. O ambition humaine, que tu es insatiable ! Ce n'est donc pas assez que d'avoir gagné le monde entier ! Travailler à devenir le monarque universel, c'est donc travailler à devenir universellement misérable !

Peut-être penses-tu, mon ami, qu'il y a une jouissance extrême à posséder une grande puissance. C'est possible. Je suis sûr qu'un homme qui exerce un certain empire sur ses semblables ne niera pas que cela flatte la vanité de son être déchu. S'il en était autrement, comment expliquer que les hommes politiques y attachent un si grand prix, qu'ils se donnent tant de peine nuit et jour pour l'obtenir et qu'ils usent toute leur vigueur en débats incessants ? Il doit y avoir une jouissance à dominer, mais elle s'achète au prix de bien des anxiétés. La popularité dont la tête atteint les nues ne pose les pieds que sur un sable bien mouvant et, tandis que le front d'un homme touche aux étoiles, il tremble pour ses pieds. Il a de l'anxiété pour augmenter son influence et il en a encore pour la conserver. Triste jouissance que celle qu'on ne goûte qu'avec un tourment d'esprit continuel ! Ceux qui se meuvent dans les hautes sphères ressemblent aux corps célestes, qui brillent d'un éclat vif mais ne se reposent jamais.

Un homme sage n'a pas besoin d'en faire la triste expérience. Son bon sens lui fait comprendre que la puissance n'est qu'un vêtement couvert d'or, qui éblouit le spectateur mais écrase celui qui le porte. Au point de vue de la puissance, le gain du monde entier laisse un si faible profit qu'on peut en faire le compte et dire que le solde est peu de chose. Alexandre lui-même en était réduit à envier le

paysan sous son chaume et à reconnaître qu'il y avait plus de bonheur parmi les bergers de la plaine que dans son palais rempli d'or et d'argent.

Cher ami, si je comparais maintenant ce mince profit avec la perte de l'âme, tu aurais certainement de quoi être foudroyé ! Mais je laisse à l'âme le soin de faire son compte. Je me borne à conclure que le gain du monde entier ne laisse qu'un profit bien médiocre, surtout pour des êtres pécheurs et condamnés de Dieu. Bien plus, s'il est vrai que la possession du monde entraîne de si effroyables responsabilités qu'il faille renoncer au sommeil et au repos du cœur ; s'il est vrai que cette puissance, en permettant à l'homme d'accomplir des crimes gigantesques, l'expose à se voir poursuivi jusque dans ses nuits d'insomnie par des visions menaçantes et de redoutables fantômes, j'ose dire qu'au lieu d'être un profit, le gain du monde entier est une perte, même en dehors de toute autre considération.

La possession des richesses

Il est une autre manière de gagner le monde entier. Ce n'est plus la puissance politique, mais quelque chose assez semblable. Crésus sera mon exemple ici. Il avait amassé un monde de richesses car ses biens dépassaient tout calcul. L'or et l'argent à ses yeux n'avaient plus de valeur, et ses pierres précieuses étaient sans nombre. Il était riche, si riche qu'il pouvait acheter un empire et dépenser encore autant après cela.

Peut-être penses-tu qu'il y a un grand gain à être énormément riche, mais je crains quant à moi qu'un tel bonheur soit peu désirable après tout. Demandons-le à Crésus qui s'écriait en mourant : « Ah ! Solon ! Solon ! » Que voulait-il dire ? Que Solon le sage lui avait dit une fois que nul ne pouvait être déclaré heureux avant sa mort. Voilà la raison de son cri. La mort misérable qu'il allait subir avait totalement effacé et anéanti toutes les joies de sa vie.

L'esclavage des richesses est si dur, les anxiétés qui les accompagnent si vives, l'avarice qu'elles engendrent d'ordinaire si grande, que l'homme riche est souvent perdant à cause de sa richesse, même sans compter la perte qu'il fait de son âme. Que de riches auraient

été mille fois plus heureux de vivre pauvres et couverts de haillons qu'en parcourant les rues de la capitale dans leurs brillants équipages ! Le malheur, dit-on, va plus souvent en voiture qu'à pied, et l'homme est pauvre s'il est riche car, tel une âme chargée de lingots, il succombe sous le poids de son or pendant la vie, et la mort vient l'en alléger.

Si un homme a acquis frauduleusement ses richesses, ses biens seront pour lui une terrible malédiction, indépendamment de toute vie future. Ami lecteur, quelque grand que soit le prix que tu attaches à l'or, je t'assure bien que si cet or te fait par ailleurs perdre ton âme, ta perte sera toujours effroyable. Même en dehors de cette considération, le gain d'une immense fortune constitue au fond une perte, du moins pour la majorité des hommes. Bien peu sont assez habiles pour manœuvrer l'esquif de leur bonheur au milieu d'une mer si remplie d'écueils. Moins un homme possède, mieux cela vaut en général, parce que ses désirs se renferment dans des limites raisonnables. Agur avait raison quand il disait : «Ne me donne ni pauvreté, ni richesse, accorde-moi le pain qui m'est nécessaire» (*Proverbes 30:8*). L'abondance des biens est rarement un gain.

L'acquisition de la sagesse

Mais Salomon est un autre homme qui gagna le monde dans un sens plus élevé. Ses trésors ne consistaient pas tant dans la richesse et la puissance (quoiqu'il ait possédé l'une et l'autre), mais principalement dans sa sagesse et en tout ce qui flatte les sens. Salomon possédait tout ce qui peut charmer l'esprit, plaire à la vue et satisfaire les jouissances corporelles. Il n'avait qu'un mot à dire, et aussitôt des voix harmonieuses psalmodiaient les plus douces mélodies d'Israël, qu'un signe à faire, et des armées se levaient pour le conduire à la victoire et jeter à ses pieds les trésors des nations. Les vins les plus délicats étincelaient dans sa coupe et des jeunes filles choisies parmi les plus belles de la terre étaient soumises à ses moindres commandements.

Roi et maître sur la terre, toutes les joies, toutes les félicités, tous les plaisirs étaient pour lui. Il possédait en surabondance tout ce que la chair appelle bonheur et que l'imagination peut concevoir. Tout ce qu'un homme peut essayer, Salomon l'a essayé. Il a mis le monde au

pillage pour trouver des joies. Il était rempli de sagesse, il savait où trouver le bonheur terrestre et en a joui.

Dis-nous donc ce que tu as trouvé, prédicateur de la sagesse ! Ouvre la bouche et parle. « Vanité des vanités, tout est vanité », répond le sage. Ainsi, quand nous posséderions tous les plaisirs que la chair peut désirer, je doute que leur possession soit un profit pour nous. Mais une chose demeure certaine : s'il fallait la payer de la perte de l'âme, nous serions horriblement en perte. Si nous pouvions nous livrer à toutes les jouissances corporelles dont l'homme est susceptible, nous détruirions notre corps, et par cela seul notre félicité. Bien des personnes ont perdu les plaisirs qu'elles recherchaient pour l'avoir fait avec trop d'ardeur. Bien des athlètes ont vu le prix s'échapper pour avoir combattu avec trop de fougue. Plusieurs auraient pu prolonger bien davantage leurs jouissances, même corporelles, s'ils avaient su y apporter plus de modération.

C'est une folie que de vouloir griller une livre de beurre. Le libertin s'y essaie cependant. Il se consume lui-même en voulant jouir trop vite et abrège sa vie jusqu'à ce qu'elle s'éteigne et qu'il n'en reste plus rien. Quand on nous donnerait tous les plaisirs et toutes les joies sensuelles du monde entier, quand on y ajouterait toute la sagesse des hommes, sans nous donner la grâce de Dieu qui seule peut nous modérer dans nos jouissances, nous nous déclarerions bientôt en pleine faillite. Nous avons donc raison de demander : « Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il perdait son âme ? »

Dans ce monde déjà, tous ces grands gains ne produisent que de faibles profits. Ils paraissent considérables de loin mais se réduisent à peu de chose quand on veut les saisir avec la main. Ce monde est comme le papillon que poursuit l'enfant et qu'il écrase entre ses doigts quand, dans son ardeur, il parvient à le saisir. Il a serré la main et n'y a trouvé qu'une déception !

Si ces grands gains ne sont déjà dans cette vie qu'un très mince profit (et j'ai parlé des gains les plus extraordinaires), que servira-t-il à un homme de *ne pas* gagner le monde et de perdre *aussi* son âme ? Nous pouvons même poser cette question plus clairement et dire : Que servira-t-il à un homme de perdre ce monde *et* le monde à venir, de ne gagner qu'une très petite partie de ce monde, puisque

c'est tout ce qu'il peut espérer, et de perdre son âme ? J'ai souvent pensé à l'égard de l'homme riche qu'il a sa portion dans cette vie. Mais je ne vois pas ce qui peut rendre le pauvre heureux ici-bas s'il n'a pas l'espoir de rencontrer le bonheur après la mort. J'ai souvent vu l'homme aux mains calleuses, le triste enfant du travail, gémissant sous celui qui l'opprime, et je me suis écrié : «Malheureux, si tu ne peux espérer une autre vie, tu es le plus misérable des hommes ! Rien dans ce monde, rien dans l'autre ! Tu te traînes péniblement comme une vieille bête de somme, sans pouvoir seulement fixer tes espérances sur un lieu de repos !»

Le riche, même privé de la grâce et de toute part dans l'éternité, se tire encore d'affaire en ce monde, quelque petite que soit sa part de bonheur terrestre. Mais le pauvre est privé de toute portion quelconque et, pour comble, il échangera bientôt sa misère contre la damnation, sa maigreur contre la perte, son hôpital et ses haillons contre l'ardeur de l'enfer. Quelle horrible existence et quelle destinée plus horrible encore ! Mener en ce monde une vie de privations et découvrir que tout cela n'est que la préface et le prélude d'une vie plus affreuse et plus torturante ci-après. Que servirait-il vraiment de gagner une petite parcelle de ce monde et de perdre son âme ?

Au moment de la mort

Nous n'avons jusqu'ici arrêté les comptes qu'à cette vie seulement. Or, que sert-il à un homme, *au moment de sa mort*, de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme ? Le voilà qui se meurt sur sa couche, dénué de la consolation de Dieu. Apportez-lui donc ses sacs remplis d'or. Quoi, cela ne suffit-il pas à apaiser les angoisses de son cœur et à l'aider à traverser les eaux du Jourdain ? Comment, toi qui n'as vécu que pour ces monceaux de pièces brillantes, ne veulent-elles plus rester auprès de toi ? Ne veux-tu pas les emporter avec toi dans le ciel ?

Il hoche douloureusement la tête, car les richesses les plus grandes ne peuvent pas secourir l'homme qui s'en va mourir. Vous connaissez l'histoire de ce matelot qui, apprenant que le vaisseau allait sombrer, se précipite dans la cabine, fracasse le bureau de son

capitaine et en tire tout l'argent qu'il peut, se l'attache autour du corps dans une ceinture, saute ensuite dans la mer et sombre, pour paraître aussitôt devant son Créateur avec le témoignage accusateur de son crime autour des reins. Quelle triste manière de mourir que d'emporter de l'or gagné de la sorte ! Crois-tu que l'or te soit de quelque utilité, de quelque manière que tu l'aies gagné, quand tu seras à ta dernière heure ? Non ! Malgré toutes tes richesses, il te faudra courber la tête devant la mort, et que feras-tu des applaudissements et des louanges de toute l'humanité au lit de mort ?

*« Jésus seul peut rendre l'heure dernière
Aussi douce qu'un lit de plumes légères. »*

Quand tu sentiras approcher ton dernier soupir, comme les applaudissements te paraîtront chose ridicule ! Je me prends à considérer parfois combien nous sommes insensés de nous estimer nous-mêmes en proportion de ce que les autres nous estiment. Quand notre tour de partir sera venu, nous ferons bien peu de cas du retentissement et de la gloire qui nous auront suivis pendant notre vie. Que seront à nos yeux l'honneur et la grande renommée quand nous en serons à cet article ? Des bulles de savon qui ne peuvent pas nourrir une âme ! Nous mépriserons alors ces vanités et dirons : « O renommée, dépose ta trompette ; laisse-moi mourir tranquille, car bientôt il me faudra entendre le son de la trompette de l'archange. Renommée, tu ne sais pas ce que tu racontes ! Tu ne fais que troubler mes derniers moments et me tourmenter sur mon lit de mort. » Hélas, le gain des richesses, du pouvoir, des grandeurs ou de la renommée sera un mince profit en vérité. Ces choses ne nous seront d'aucun avantage quand nous arriverons à la mort si, avec cela, nous venons à perdre notre âme.

Au jour du jugement

Que servira-t-il à un homme alors d'avoir gagné le monde entier s'il vient à perdre son âme ? Le voici devant le tribunal de Dieu, revêtu de pourpre et un diadème sur le front. Des nuées d'hommes s'assemblent autour du trône divin mais, monarques ou esclaves, tous sont

pêle-mêle. Les paysans et les princes sont au même rang, et toutes les distinctions ont disparu. Dieu dit : «Allez, maudits !», et le monarque est maudit. Ou bien il dit : «Venez, vous qui êtes bénis !», et le monarque est sauvé. Mais la même voix leur parle à tous le même langage. S'ils sont enfants du royaume, un cri de joie les enlève aussitôt et les transporte dans les demeures bienheureuses. S'ils sont perdus, un cri d'horreur les précipite dans la damnation éternelle.

L'homme ne tirera aucun profit de tout ce qu'il aura fait quand il comparaitra devant Dieu. Supposez qu'il s'avance et dise à son Créateur : «Seigneur, j'avais sur la terre une grande réputation. On avait placé ma statue sur une haute colonne, où elle bravait toutes les tempêtes. La foule et les curieux la regardaient avec admiration, et on appelait cela de la gloire. Enverrais-tu donc à la perte d'un homme aussi célèbre ?»

Mais la justice suprême répond : «Que me fait ta statue si ton âme n'est pas sauvée, si tu n'es pas à Christ ? Avec ta statue et avec toute ta gloire, tu descendras dans l'abîme.» Toutes ces vanités ne serviront à rien au jour du jugement. Tous les hommes seront là sur un même pied d'égalité et, si Christ a été notre Sauveur ici-bas, nous serons sauvés, mais si nous sommes trouvés hors de Christ, quelques grands et puissants que nous ayons été, nous serons frappés de la même sentence que le pauvre.

A la descente en enfer

Que servira-t-il enfin à un homme d'avoir gagné le monde entier en un tel moment s'il vient à perdre son âme ? Lui servira ? Mais, bien au contraire, cela aggravera sa position. Il y a bien longtemps, un roi descendit en enfer. Lorsqu'il entra jadis dans une ville, les nobles venaient lui rendre hommage et les princes lui témoignaient de la considération. Mais, à son arrivée en enfer, tous les réprouvés l'y attendaient déjà. Chaque rival qu'il avait enchaîné à son char de triomphe se trouvait là dans sa cellule ardente, ainsi que les hommes qu'il avait massacrés et dont il avait détruit le pays. Lorsqu'il arriva donc en enfer, chacun de ces damnés se dressa sur son séant, dans son lit de flammes et, le regardant avec mépris, se mit à hurler :

«Ah ! ah ! te voilà devenu comme l'un de nous !» Plus sa gloire avait été grande sur la terre, plus sa torture était cuisante en enfer. Si comme tout pécheur ordinaire il avait gagné sa damnation, en tant que pécheur extraordinaire, les damnations se multipliaient pour lui comme les vagues d'un océan furieux. Sa grandeur passée avait servi à empirer son malheur.

Va donc, méchant riche ! amasse tes trésors. Tout cela se transformera un jour en soufre et tu seras obligé de l'avalier tout brûlant. Va donc, homme célèbre ! sonne ta trompe ou commande qu'on la sonne pour toi : le souffle de ta renommée servira à allumer les charbons de la vengeance divine. Va donc, homme puissant ! enveloppe-toi de ta dignité. Plus tu te seras élevé, plus ta chute sera terrible lorsque la main du Tout-Puissant t'abattra dans la poussière et t'écrasera sous la perte. Après avoir tout gagné, il se trouvera que tu n'as rien gagné du tout !

Qu'est-ce que perdre son âme ?

Nous venons de voir en quoi consistait le fait de gagner le monde entier, à savoir se constituer en perte, en dehors de toute considération concernant la vie éternelle. Il nous reste à voir maintenant en quoi consiste *perdre son âme*.

Perdre son âme ! Comment donner même une faible idée de ce que cela signifie ? Il est trois points de vue qui peuvent nous amener à concevoir cette perte effroyable.

1. La valeur intrinsèque de l'âme

On peut concevoir combien la perte d'une âme est une catastrophe inouïe sous cet angle. Une âme est un être qui vaut à lui seul dix mille mondes. Des millions de mondes amoncelés les uns sur les autres comme les grains de sable de la mer ne sauraient en égaler la valeur. Quand chaque gouttelette d'eau qui compose les océans se transformerait en planète d'or, toute cette richesse ne pourrait compenser la perte de l'âme. Comprends bien que l'âme a été créée à l'image de son Créateur, car il est dit : «Dieu créa l'homme à son image.»

Elle est douée de l'immortalité, comme Dieu. C'est là ce qui en fait le prix immense. Par conséquent, combien il doit être terrible de la perdre !

Considère d'autre part, combien l'âme doit être précieuse puisque Dieu et le diable se la disputent. Tu n'as jamais entendu dire que le diable dépense ses efforts pour obtenir un royaume. Non, il n'est pas si fou ! Il sait bien que cela n'en vaut pas la peine. Il n'y pense même pas. Mais une âme, c'est bien autre chose ! Il y travaille sans relâche. Tu n'as jamais entendu dire non plus que Dieu ambitionne une couronne. Il pense peu aux empires. Mais une âme, c'est bien autre chose ! Il y travaille sans cesse. Son Saint-Esprit cherche ceux qui sont siens, et Christ a donné sa vie pour eux. Penses-tu donc que ce que l'enfer désire si ardemment obtenir et ce que le ciel fait de si grands sacrifices pour acquérir soit sans valeur ?

Enfin, nous parvenons à comprendre le prix de l'âme par le prix que Jésus a payé pour la racheter. Il nous a rachetés, non avec de l'or et de l'argent, mais au prix de son sang et de sa chair. Si Jésus a donné sa vie pour sauver une âme, combien la perte de celle-ci doit être une chose épouvantable !

2. Les capacités de l'âme

L'âme est aussi précieuse parce qu'elle est immortelle. Vois-tu là-haut cette couronne de brillantes étoiles, ce trône étincelant avec cette palme, cette ville éternelle aux portes de perle, avec sa lumière plus resplendissante que le soleil, ces rues pavées d'or pur et ces habitants trois fois heureux ? Il est un paradis que jamais œil n'a vu, qui dépasse en beauté tous les plus beaux rêves de l'imagination. Mais tout cela est perdu si l'âme est perdue !

Nous voyons bien des objets perdus signalés dans les journaux. Si un homme a perdu son âme, permettez que je signale aussi l'objet qu'il vient de perdre. Il a perdu une couronne, une harpe, un trône, un ciel, une éternité de bonheur ! Quand je considère la félicité dont une âme est susceptible, il me semble que sa perte est si grande qu'aucune parole ne peut plus l'exprimer. Au vu de cela, qu'est-ce qu'un monde contre une âme perdue ? En réalité, ces deux choses

sont si disproportionnées que toute comparaison est impossible, comme si je comparais une motte de terre aux Alpes. Comment exprimer la grosseur de la terre si je n'ai pour point de comparaison qu'un grain de poussière ? Je ne puis pas davantage donner la valeur du ciel si je n'ai qu'un monde pour mesure. Par le seul fait que l'âme est capable de posséder le ciel, sa perte est quelque chose qui dépasse toute conception.

3. La destination de l'âme

Considérez enfin le lieu où doit se rendre toute âme perdue. Il est un lieu qui est autant au-dessous de toute conception que le ciel est au-dessus, un lieu d'épaisses ténèbres, où les flammes livides font seules apercevoir l'obscurité, un lieu où les lits de feu sont la seule couche réservée aux esprits damnés, un lieu sur lequel Dieu vomit de sa bouche une malédiction qui descend en pluie de charbons ardents et de soufre sur les âmes réprouvées. Il est un lieu où le regard ne rencontre de toutes parts que des scènes de terreur et d'horrible désespoir, un lieu où la seule musique possible est une symphonie affreuse et discordante de pleurs et de gémissements qui s'élèvent de la foule des damnés ; où les sanglots, les cris de douleur, les lamentations, les hurlements et les grincements de dents forment un effroyable concert.

Il est un lieu où, rapides comme l'éclair, les démons volent brandissant dans leurs mains des fouets de cordes métalliques, nouées et rougies au feu ; où la langue rendue ardente par l'excès de l'agonie brûle le palais et force à crier pour une goutte d'eau qui ne lui sera jamais accordée. Il est un lieu où l'âme et le corps souffriront ensemble tout ce que la colère infinie peut infliger de torture à un être fini ; où les condamnations prononcées par la justice éternelle accableront l'âme et flagelleront la chair, où l'urne de la colère déversera sans interruption sur l'âme les ardeurs les plus terribles, et où les coups d'épée du courroux de Dieu trancheront profondément dans les chairs de l'homme intérieur.

Je ne puis dépeindre ce lieu, mais avant qu'une heure se soit écoulée il se peut que vous en voyiez la réalité. Si le voile de votre vie

se déchirait en deux, tel d'entre vous pourrait bien se trouver face à face avec les réprouvés. Alors, vous sauriez ce que c'est que de perdre son âme, mais vous ne le saurez qu'alors, car je ne puis vous en donner la moindre idée. Toute parole est impuissante, trop inférieure à la réalité. Je ne puis esquisser un tableau si épouvantable, car la terre ne possède pas de couleurs assez sombres, assez brûlantes pour en reproduire les horreurs. Pécheur, si tu savais ce que signifie le mot *enfer*, tu saurais aussi ce que c'est que de perdre son âme !

La leçon pratique

C'est par cela que je veux terminer ce chapitre. Si, comme ce sera immanquablement le cas même dans les circonstances les plus favorables, si le pécheur fait une perte déjà immense en gagnant le monde entier, mais en perdant son âme, qu'elle est donc grande en tous temps la folie de celui qui vend son âme pour peu de chose ! Voici un homme qui a vendu son âme pour quelques sous. «Quand ? comment ?», demandez-vous. Qu'il le dise lui-même ! Ils sont nombreux ceux qui consentent à faire un pareil marché.

L'un dit : «Je crois que je gagnerais une bonne somme en laissant ma boutique ouverte le dimanche et en vendant quelque peu.» Jolie récompense en vérité que quelques milliers de francs par semaine pour vendre son âme ! Un autre dit : «Je crois que j'obtiendrai telle ou telle bonne place si je ne m'enrôle pas avec ces fanatiques religieux.» Et le voilà qui cesse d'aller aux réunions de l'église et devient un homme *raisonnable*, ayant une piété plus à la mode, plus moderne. Parfait ! Excellente spéculation à coup sûr que de ruiner son âme pour l'éternité en vue d'une bonne place, c'est sûrement une bonne affaire ! La jolie place que vous aurez gagnée pour plus tard !

Il est étonnant de voir pour quel minime profit un homme peut vendre son âme ! Je me souviens d'une anecdote que je crois véritable (j'allais presque dire : «J'espère qu'elle l'est.»). Un pasteur en traversant les champs rencontra un paysan et lui dit : «Eh bien, mon ami ! nous avons un temps magnifique !

- Oui, monsieur, magnifique !» Puis, après avoir un peu causé sur les choses de la nature, le pasteur reprit : «Combien nous devrions

être reconnaissants de tant de bienfaits ! J'espère que vous ne sortez jamais de chez vous sans prier ?

- Prier, monsieur !», dit le paysan, «mais je ne prie jamais, je n'ai rien à demander.

- Quel homme étrange !», dit le pasteur, «et votre femme ne prie-t-elle pas non plus ?

- Elle prie si elle veut.

- Et vos enfant, ne prient-ils pas ?

- Je n'en sais rien, je ne m'en inquiète guère.

- Allons, continua le pasteur, puisque vous me dites que vous ne priez pas, je vous donne trois cent francs si vous me promettez de ne jamais prier de toute votre vie.

- Très bien, reprit le paysan, seulement, je n'en vois pas du tout la nécessité.» Et il prit l'argent. De retour chez lui, cet homme fut frappé d'une pensée : «Qu'ai-je fait-là ?», se dit-il. Et une voix lui disait : «Tu mourras peut-être bientôt, et tu auras alors besoin de prier. Il te faudra comparaître devant ton Juge, et si tu n'as pas prié, cela ira mal.» Ces pensées et d'autres du même genre se fixèrent dans son esprit et commencèrent à le rendre extrêmement malheureux. Plus il y pensait, plus il était angoissé. Sa femme lui demanda ce qu'il avait.

Pendant longtemps, il n'osa rien avouer. Enfin il confessa avoir fait accord pour trois cent francs de ne jamais prier de toute sa vie, et que cela le rongait. Le malheureux était persuadé que celui qu'il avait vu dans les champs n'était autre que le diable et qu'il avait vendu son âme !

Pendant plusieurs jours, le pauvre homme fut incapable de travailler et son angoisse devint insupportable. Il était convaincu d'avoir vendu son âme au diable.

Cependant le pasteur s'était tenu au courant de ce qui se passait. Près de là était un lieu où il devait aller prêcher. Il pensa que le paysan ne manquerait pas d'y venir pour apaiser les terreurs de sa conscience. En effet, il y était, et des premiers. Quel fut son étonnement en voyant le même homme qui lui avait donné l'argent prendre pour son texte : «Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier s'il venait à perdre son âme ?»

«Ah oui vraiment, se disait le paysan, que servira-t-il à un homme qui a vendu son âme pour trois cents francs ?» Aussitôt il se lève en criant : «Tenez, monsieur, tenez ! reprenez votre argent !

- Mais ne me disiez-vous pas, fit le pasteur, que vous en aviez besoin, mais que vous n'aviez pas besoin de prier ?

- Mais c'est qu'il faut que je prie, autrement je suis perdu !»

Après quelques paroles échangées, le pasteur reprit les sous et l'homme se mit à genoux et pria. Ainsi, cette singulière circonstance fut le moyen dont Dieu se servit pour le convertir et le sauver.

Je ne me propose pas de refaire cette tentative si originale, ami lecteur, mais je te laisse cette pensée que peut-être, sans le vouloir sans doute, tu t'es vendu à Satan en consentant à quelque chose de mal en vue de ton avantage matériel, et qu'à cause de cela seul tu perdras ton âme.

Es-tu quelqu'un qui désire savoir comment son âme peut être sauvée ? Voici ma réponse : «Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé», et que celui qui se reconnaît pécheur accepte pour sa consolation cette parole : «Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, même les plus grands pécheurs.» Emporte cette déclaration, toi, le plus grand des pécheurs, et réjouis-toi, car c'est toi que Jésus est venu sauver.

2

Qu'ai-je fait ?

«Je suis attentif, et j'écoute : Ils ne parlent pas comme ils devraient ; aucun ne se repent de sa méchanceté, et ne dit : Qu'ai-je fait ?»
(Jérémie 8:6)

Il n'est pas d'image plus saisissante de Dieu et qui nous fasse mieux comprendre sa miséricorde que ces figures de langage qui le montrent se penchant du haut de son trône et descendant jusqu'à nous pour répondre aux cris de détresse de l'humanité souffrante et pour contempler ses douleurs. Comment ne pas ressentir de l'amour pour ce Dieu qui, alors que Sodome et Gomorrhe souillaient la terre de leur iniquité, ne voulut pourtant pas détruire ces villes coupables avant de les avoir visitées et d'avoir séjourné dans leurs murs, quoi-

qu'il connaisse l'étendue de leurs crimes ! Nous ne saurions nous empêcher, dans un sentiment de profonde gratitude, d'ouvrir et de répandre notre cœur devant ce Dieu qui, du sein de sa gloire, incline son oreille vers des créatures les plus abjectes et méprisées pour faire naître en elles ce bon désir qu'il se propose d'exaucer.

Comment ne pas l'aimer en apprenant que son attention se fixe sur tout ce qui nous concerne, qu'il compte jusqu'aux cheveux de notre tête, qu'il ordonne à ses anges de guider nos pas de peur que nous nous heurtions contre la pierre, et qu'il marque d'avance notre sentier et chacune des empreintes de nos pas !

Enfin, comment ne pas être émus surtout en considérant à quel point ce Dieu plein de tendresse est attentif tout autant aux intérêts spirituels que temporels de ses créatures ? L'Écriture représente l'Éternel comme attendant le moment où il pourra faire grâce et où, suivant le langage de la parabole, semblable à ce père qui aperçoit son enfant prodigue tandis qu'il est encore loin, il pourra s'élaner à la rencontre du pécheur, le presser sur son cœur dans une sainte embrassade de paix. Il est tellement attentif à tout ce qui est bon, même dans un cœur souillé par le péché, qu'un soupir est pour lui la plus douce des mélodies, et une larme le plus précieux des trésors.

Le verset que nous venons de lire montre Dieu comme se penchant sur le cœur de l'homme et prêtant l'oreille dans l'espoir d'y découvrir peut-être quelque symptôme heureux. «Je suis attentif, et j'écoute.» Puis, le voici qui se détourne avec douleur en s'écriant : «Je suis attentif, et j'écoute : Ils ne parlent pas comme ils devraient ; aucun ne se repent de sa méchanceté, et ne dit : Qu'ai-je fait ?»

Ami lecteur, il n'est aucune de tes aspirations vers Dieu qui n'attire aussitôt sa suprême attention et son espérance. Chaque prière qui s'échappe de ton cœur lui est chère et, quoique ces prières n'aient été trop souvent que passagères comme la rosée de l'aurore, elles ont toujours ému les entrailles de l'Éternel car il n'a cessé de prêter l'oreille à tes cris et de surveiller les pulsations de ton cœur. Toi-même as tout oublié et n'as pas pris garde, mais lui se souvient de tout et le souvenir en est maintenant encore gravé dans son immuable mémoire. Et toi qui, en ce jour peut-être, cherches ton Sauveur, sache que ses yeux sont déjà sur toi. Celui que tu cherches n'est pas aveugle.

Tu cherches ton Père et il te voit déjà, quoique tu sois encore loin. Tout ton repentir n'a encore pu arracher qu'une seule larme à ton cœur de pierre, mais Dieu a vu cette larme et l'a saluée comme un signe de bon augure. A la pensée de tes péchés, tu n'as pu jusqu'ici pousser qu'un seul sanglot peut-être, mais ce sanglot ne lui a pas échappé et il s'en est réjoui dans son amour comme d'une preuve que tu n'étais pas encore entièrement endurci par l'iniquité et abandonné par la miséricorde.

Quelques paroles pressantes

Elles visent à te persuader, ami lecteur, et plus particulièrement si tu n'es pas encore converti, à consentir à te poser solennellement cette question : «Qu'ai-je fait ?»

Peu de personnes trouvent du plaisir à passer en revue leur vie passée. Beaucoup se sentent à cet égard si proches d'une faillite complète qu'ils n'osent pas jeter les yeux sur leurs comptes. La grande majorité des hommes partagent le ridicule instinct de l'autruche qui, se voyant poursuivie, se cache la tête dans le sable et ferme les yeux, se croyant hors de danger puisqu'elle ne voit plus ses poursuivants. Les hommes ont honte de jeter le regard sur leur biographie.

Si la conscience et la mémoire pouvaient devenir les historiographes de chacun, elles s'empresseraient de fixer au volume d'énormes fermoirs munis d'un bon cadenas afin de ne plus relire cette terrible histoire. Chacun sait que le livre de sa vie passée est tellement plein de lamentations et de malheur qu'il n'ose pas le lire, bien qu'il continue à marcher dans son train d'iniquité.

La tâche est donc bien ardue et difficile pour t'amener à ouvrir ce livre. Que les pages en soient nombreuses ou non, sombres ou claires, il sera bien malaisé de te les faire lire jusqu'au bout. Que l'Esprit Saint veuille donc te persuader en ce moment de répondre à cette question : «Qu'ai-je fait ?»

Pareille enquête sur ton passé ne te causera jamais le moindre préjudice, car jamais négociant ne s'est trouvé appauvri de la plus petite somme pour avoir soigneusement examiné ses livres de comptes. Il a pu se découvrir plus pauvre qu'il ne le *croyait*, mais l'inspec-

tion de ses livres n'a pas causé sa pauvreté. Ce sont ses spéculations qui l'ont appauvri. Mieux vaut, après tout, connaître à fond ce passé pendant qu'on peut encore y remédier que de poursuivre sa route tête baissée, espérant rencontrer la porte du paradis éternel, et ne s'apercevant malheureusement de son erreur que lorsqu'elle est irréparable et que cette porte est à jamais fermée. Il n'y a rien à perdre à faire son inventaire, et un peu d'examen de soi ne peut aucunement te nuire. Voilà déjà une excellente raison pour te soumettre à cet examen.

Remarque cependant que, s'il ne peut en résulter aucun mal, cet examen pourrait te procurer un très grand bien. En effet, si tes affaires avec Dieu sont bien réglées, tu ne pourras que t'en réjouir et t'encourager, car quiconque est en règle avec Dieu n'a aucune raison de s'affliger. Cependant, ne te fais pas d'illusion ! Il y a cent contre un à parier que tu es loin d'être en règle. Il y en a tant dans le monde qui se trompent eux-mêmes, que tu cours de grandes chances d'être du nombre de ceux qui ont la réputation d'être vivants mais sont morts, qui ressemblent à cet arbre dont parle John Bunyan, qui était beau à voir et recouvert d'une luxuriante verdure, mais pourri au dedans !

Tu peux être proprement vêtu et paré de toutes sortes de gracieux atours dans la présence de tes semblables, mais tel que ces pharisiens auxquels Jésus disait : «Vous ressemblez à des sépulcres blanchis, qui paraissent beaux au-dehors, et qui, au-dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toute espèce d'impuretés.» Si tu préfères conserver tes illusions, j'aimerais cent mille fois mieux pour ma part connaître à fond mon véritable état devant Dieu que de me bercer des pensées les plus favorables pour découvrir ensuite ma funeste erreur. Que de fois j'ai demandé : «Seigneur, fais que je me connaisse sous mon jour le plus défavorable, et si je suis encore un apostat, un homme sans Dieu et sans Christ, fais qu'au moins je sois sincère vis-à-vis de moi-même et que je me voie tel que je suis !»

N'oublie pas, ami lecteur, que tu n'as pour cet examen de toi-même qu'un temps très court. Bientôt le grand secret de cette affaire te sera révélé. Je puis manquer aujourd'hui de paroles assez rudes pour déchirer le masque qui recouvre ton visage, mais bientôt s'en

présentera un autre qui s'appelle «la mort», et elle te parlera avec bien autrement de dureté et sans façon. Aujourd'hui, tu peux encore te déguiser en enfant de lumière, mais la mort t'aura bientôt arraché ce vêtement usurpé et placé, nu comme la main, en présence du tribunal auguste de Dieu, et là on verra à découvert soit ton crime, soit ton innocence. N'oublie pas enfin que, si tu peux te tromper toi-même, tu ne peux jamais tromper Dieu. Tu peux te servir de faux poids pour te peser, et la balance peut être inexacte, mais quand Dieu te pèsera, la balance de sa justice sera sans nuance aucune d'erreur. Quand il aura mis sa loi sur l'un des plateaux et te saisira pour te déposer sur l'autre, malheureuse créature, quel tremblement terrible s'emparera de toi ! A moins que Jésus ne soit alors *ton* Sauveur, tu seras trouvé trop léger et seras rejeté à jamais loin de sa face.

Quel langage emploierai-je pour te décider à t'examiner toi-même ? Je connais d'avance les diverses excuses qu'on m'opposera. Les uns m'objecteront qu'ils sont membres d'une église et, par conséquent, en règle. Vous pensez peut-être en vous-mêmes : «Monsieur Spurgeon, vous m'avez admis au nombre des membres de votre église, et vous m'avez souvent présenté le pain et la coupe de la Cène.»

Eh oui, je le sais et je crains bien d'en avoir admis dans le sein de l'Eglise visible plusieurs que Dieu n'a jamais admis dans celle qui est invisible. Si Jésus avait un hypocrite parmi les douze disciples qu'il avait choisis, combien pensez-vous qu'il puisse y en avoir dans tous les membres d'église ? Il est bien aisé en nos jours de faire profession de christianisme. Un homme peut bien facilement passer pour chrétien mais se trouver en définitive classé parmi les apostats et les réprouvés. Que cela ne vous autorise donc pas à éluder la question.

Surtout ne dites pas que vous êtes trop occupés pour vous consacrer à vos affaires spirituelles et que vous en aurez bien le temps plus tard. Combien ont dit cela mais, avant d'avoir trouvé *le temps*, se sont trouvés projetés hors du temps dans l'éternité ! Toi qui prétends avoir «le temps», si tu savais combien la mort est proche de toi ! Sais-tu si tu verras le premier jour de l'année prochaine ? Un grand nombre ont, selon toutes probabilités, moins d'une année à vivre.

Que le Seigneur Dieu veuille nous préparer pour la mort et le jugement en nous apprenant à nous poser cette question : «Quai-je fait ?»

La réponse à cette question

Chrétien de cœur, je ne veux pas allonger mon discours, et je préfère déposer cette question sur ta conscience : «Qu'as-tu fait ?» J'entends ta réponse : «Je n'ai rien fait pour mon propre salut, car dans son amour éternel Dieu a tout fait pour moi. Je n'ai rien fait pour me revêtir de justice devant Dieu, car Jésus a dit : Tout est accompli ! Je n'ai rien fait pour gagner le ciel par mes mérites, car Jésus me l'avait mérité par sa mort avant que je vienne au monde.»

Mais dis-moi maintenant ce que tu as fait pour celui qui est mort pour le salut de ton âme ? Qu'as-tu fait pour son Eglise, pour le salut de ceux qui périssent, pour grandir spirituellement toi-même dans la grâce ? Je te laisse en présence de ton Dieu. Je veux cependant adresser à mes lecteurs une question : N'y a-t-il pas beaucoup de chrétiens qui ne sauraient dire s'ils ont été l'instrument de la conversion d'une seule âme pendant cette année ? Avez-vous quelque raison d'espérer avoir été, directement ou non, le moyen d'amener une seule âme à Jésus-Christ ? Je tiens à adresser aussi une question aux chrétiens de longue date : Avez-vous quelque raison d'espérer, depuis le moment de votre conversion, avoir contribué en quelque manière à la conversion d'une seule âme ?

En Orient, au temps des patriarches, on regardait comme un opprobre si une femme demeurait sans enfants. Mais combien plus grand est l'opprobre d'une âme chrétienne demeurée sans enfants spirituels, qui n'a jamais connu les douleurs de l'enfantement pour engendrer une âme au Seigneur ! Il en est cependant plusieurs parmi nous qui sont demeurés spirituellement stériles parce qu'ils n'ont jamais contribué au salut de personne, et qui ne porteront dans le ciel qu'une couronne sans étoile.

Il me semble voir encore le regard radieux de bonheur d'une chrétienne, tandis qu'on nous apprenait qu'une âme s'était convertie par son moyen. «Eh bien, vous avez de quoi bénir Dieu maintenant», lui dis-je en lui prenant les mains. «Oui, me dit-elle, c'est une grande

joie et un grand bonheur pour moi. Jamais que je sache je n'avais servi d'instrument pour conduire une âme au Seigneur.» Elle était si heureuse que ses larmes coulaient en abondance.

Et vous, combien d'âmes avez-vous gagnées à Christ pendant cette année ? Voyons, chrétien, qu'avez-vous fait ? Vous n'avez pas été précisément comme le figuier stérile, mais bien peu s'en faut, car vos fruits ne se voient pas. Un grand nombre d'entre vous ont reçu la vie de Dieu et sont restés stériles. Serviteurs inutiles et paresseux ! serviteurs coupables !

Ne croyez pas qu'en vous reprenant d'une façon aussi sévère, j'entende échapper moi-même à ce reproche. Non, je me pose aussi cette terrible question : «Qu'ai-je fait ?» Quand je songe à l'activité de ces grands évangélisateurs de jadis, je demeure comme foudroyé en me voyant si loin de les égaler et je me demande : «Qu'ai-je fait ?» A cette question, je ne puis répondre qu'avec rougeur et confusion de face. Combien de fois n'ai-je pas prêché la Parole de Dieu, et combien peu de fois ai-je pleuré sur l'endurcissement du pécheur comme doit le faire tout pasteur ! Combien de fois n'ai-je pas averti de la colère à venir sans y apporter toute la sollicitude et l'angoisse que j'aurais dû !

Priez pour votre pasteur en ce qui concerne cette affaire, et demandez au Seigneur de lui pardonner s'il a manqué de zèle, d'énergie ou d'esprit de prière. Priez surtout pour qu'à l'avenir il lui soit donné de prêcher comme pour la dernière fois, comme un mourant à des mourants.

Tandis que je questionnais le chrétien tout à l'heure, il me semblait entendre l'homme moral me répondre : «Ce que j'ai fait, moi ? Mais... tout ce que j'avais à faire. Il vous est loisible de m'entretenir de péché et du reste, mais j'ai fait tout ce qui était de mon devoir de faire. Je me suis rendu à l'église aussi régulièrement qu'il est possible à âme vivante. Je n'ai jamais omis de lire la Parole de Dieu à mon culte de famille, ni de faire mes prières le soir à mon coucher et le matin à mon lever. Je ne dois rien à personne, que je sache, et je n'ai jamais agi durement envers qui que ce soit. J'ai toujours fait une large part aux pauvres et, si les bonnes œuvres ont quelque valeur aux yeux de Dieu, j'estime avoir beaucoup fait.»

A merveille, mon ami, si les bonnes œuvres ont quelque valeur aux yeux de Dieu. Le malheur est précisément qu'elles n'en ont aucune car, dès qu'on les fait *pour* se sauver, elles ont exactement la même valeur que nos péchés.

Prétendre *gagner* le ciel par les bonnes œuvres ; autant prétendre l'obtenir à force de jurons et de blasphèmes car, quoiqu'au point de vue de la morale elles leur soient infiniment préférables, et quoiqu'il y ait aux yeux de Dieu infiniment moins de péché dans celles-ci que dans ceux-ci, ces bonnes œuvres n'en sont pas moins tout aussi dépourvues de mérite devant Dieu que les jurons et les blasphèmes. Mettez-vous bien dans l'esprit que tout ce que vous avez accompli pendant tant d'années et jusqu'à ce jour ne vous sert absolument à rien.

«Mais je me suis aussi confié en Christ.» Voulez-vous dire que vous vous êtes confié en partie sur Christ et en partie sur vos bonnes œuvres ? Sachez que le Seigneur Jésus-Christ ne consent pas à jouer le rôle de supplément. Il vous faut accepter Christ pleinement ou vous résigner à vous passer de lui, car il ne consentira jamais à partager avec vous la gloire du salut. Tout ce que vous avez fait jusqu'ici est de nulle valeur. Vous avez bâti un édifice fondé sur le sable, une véritable maison de cartes, dont les vents et l'ouragan feront disparaître jusqu'à la trace. Ecoutez donc la Parole du Seigneur : «Personne ne sera justifié par les œuvres de la loi» ; «Maudit est quiconque n'observe pas tout ce qui est écrit dans le livre de la loi, et ne le met pas en pratique» (*Romains 3:20 ; Galates 3:10*). Par le seul fait de ne pas avoir persévéré dans l'accomplissement de toutes ces choses, transgresseur de la loi, vous êtes sous la malédiction, et cette loi n'a qu'un mot à vous dire en réponse à toutes vos allégations : «Maudit ! maudit ! maudit !!!» Votre moralité ne vous sera d'aucun secours pour votre salut éternel.

D'autres se disent : «Soit ! je ne mets aucune confiance dans ma moralité, ni en quoi que ce soit ; je m'écrie : Laissez-moi, sombres pensées ! Qu'ai-je à m'inquiéter de l'éternité comme vous m'y invitez ? Je ne suis pas le moins du monde un méchant homme. Si j'ai pu faillir, ce n'est qu'en fort peu de chose, une petite peccadille par-ci, par-là, à peine une petite folie par hasard, mais rien, absolument

rien qui puisse m'être reproché par mes semblables, ni même par ma conscience. Je ne suis pas, il est vrai, de vos saints et je ne prétends nullement à pareille perfection. J'ai été quelquefois un peu trop loin peut-être, mais ce n'est qu'un peu, et je suis assuré que tout cela pourra se régler à l'amiable avant que vienne la fin.» Très bien, mais vous êtes-vous posé la question de notre texte : «Qu'ai-je fait ?» Je suis persuadé que si chacun voulait arracher ce voile qui recouvre son cœur et sa vie tout entière, il apercevrait au-dessous de ses œuvres une hideuse lèpre qui le ronge.

«Oh ! la belle affaire, en vérité !», s'écrie quelqu'un. «Parce que j'aurais peut-être pris, à l'occasion, un ou deux verres de trop ! Et après ?

- Un moment, comment nommez-vous cela ?

- Oh ! ce n'est qu'un peu de gaieté.

- Non, dites-moi le véritable nom de cette chose. Comment l'appellez-vous quand vous l'observez chez quelqu'un d'autre ? *Ivrognerie*, n'est-ce pas ?

- J'ai parlé un peu légèrement parfois, dira quelqu'un d'autre, mais ce n'est qu'un mot de plaisanterie.

- A la bonne heure ! mais ayez la bonté de l'appeler par son vrai nom : *Conversation obscène*. Ne dites pas que cela devient trop sérieux, car ça ne l'est pas plus que dans la réalité. Dites-moi encore : n'avez-vous jamais négligé le dimanche à cause de vos divertissements ?

- Oui, mais seulement de temps à autre, quelquefois à peine.

- Comme vous voudrez, mais comment cela s'appelle-t-il ? *Violation du dimanche*, n'est-ce pas ? J'imagine aussi que dans le cours de votre vie, vous vous êtes permis quelquefois de citer dans vos conversations des textes de l'Écriture en plaisantant. En d'autres circonstances, où quelque chose vous étonnait, vous vous êtes écrié : «Dieu me pardonne !», ou un équivalent. Je ne veux pas supposer que vous prononciez de jurons, mais il est certaines manières chrétiennes de jurer qu'on adopte dans la persuasion que ce ne sont pas vraiment des jurons. Or, personne ne sait de quel autre nom les désigner.

- Mais ce n'était que lorsque quelqu'un me marchait sur le pied, ou dans un mouvement de colère.

- N'importe ! notez-le sous son véritable nom. M'assurez-vous par ailleurs que dans votre commerce vous ne frelatez jamais vos marchandises ?

- Ah pour cela, c'est affaire de commerce, et vous n'avez rien à y voir.

- Cependant, j'ai envie de m'en mêler et nous le noterons aussi sous son titre légitime : *Vol*. Je présume que vous ne vous êtes jamais montré impitoyable envers un débiteur. Vous n'avez jamais regretté votre pauvreté, ni même désiré (ou *presque* désiré) que votre voisin de boutique perde la moitié de sa clientèle à votre profit ? Vous ne répondez pas... Eh bien, nous en noterons le vrai nom : c'est de la *convoitise*, qui est une idolâtrie. La liste me paraît déjà bien sombre, en vérité ! Voyons encore, vous prétendez avoir dit vos prières, mais je vous demande si vous avez réellement prié ? Vous avez quelquefois lu votre Bible et suivi les prédications mais, en définitive, n'avez-vous pas laissé tout cela s'évanouir ? En ce cas, je vous demande si cela ne s'appelle pas *mépriser Dieu* ?»

Bientôt, nous ne pourrions guère aller plus loin, car notre liste offre déjà une somme effrayante de péchés, et bien peu d'entre nous pourront échapper à d'aussi graves reproches, pour peu que notre conscience s'éveille. Mais un homme âgé devenu entièrement indifférent à tout ce qui est moralité se lève et me dit d'un air moqueur : «Ah ! jeune homme, vous voulez savoir tout ce que j'ai fait pendant cette année ? Je vais vous instruire.

- Non monsieur, je devine déjà suffisamment et pour le moment je préfère n'en pas savoir davantage. Votre récit ne serait peut-être pas propre à édifier. On dit de vous que vous n'êtes pas pire que d'autres, ce qui signifie que vous êtes déjà assez mauvais pour qu'ils préférèrent ne pas dire ce que vous êtes.»

Croyez-vous donc qu'il n'y ait jamais dans les assemblées de débauchés et de malheureux qui s'adonnent à toutes les plus viles luxures de la chair ? Il me semble voir le Seigneur poser sa main sur la conscience de plusieurs pour leur révéler les iniquités dans lesquelles ils se sont plongés jusqu'ici. Puisse cette simple allusion à ce genre de crimes suffire, par la grâce de Dieu, pour vous réveiller en sursaut. Oui, vous pouvez cacher ces crimes, les enfouir dans les

épaisses ténèbres du passé et vous rassurer par la pensée qu'on ne les retrouvera jamais. Sachez bien qu'au jour des grandes rétributions finales tout ce qu'il y a de plus secret sera proclamé en plein soleil, à la face des hommes et des anges !

Je m'adresse maintenant plus spécialement à l'homme inconverti pour l'aider à répondre à cette question sous un autre angle : «*Qu'ai-je fait ?* » Toi qui vis dans le péché, qui aimes le plaisir bien plus que Dieu, qu'as-tu fait ? As-tu oublié que pour damner une âme il suffit d'un seul péché ? N'as-tu jamais lu dans l'Écriture que maudit est quiconque pêche, même une fois ? A quel degré de damnation n'es-tu donc pas descendu par suite de tous les péchés que tu as accomplis dans ta vie ? Rappelle-toi ces myriades de transgressions de ta jeunesse et ces autres myriades de ton adolescence et de ton âge mûr.

Si une seule transgression ruine déjà une âme, quelle ruine que la tienne en ce moment ! Si une seule vague pouvait t'engloutir pour jamais, que deviendras-tu au milieu de cet océan d'iniquités ? Il suffit d'un témoin pour te condamner en cette affaire... Contemple les nuées de crimes qui se rassemblent déjà contre toi autour du trône du jugement et t'y attendent ! Quand Dieu te sommera de comparaître à ton tour, comment échapperas-tu à leur témoignage accusateur ? Qu'as-tu fait ? Réponds à cette terrible question. Ton péché a engendré une foule de conséquences et pour répondre convenablement à cette question il te faut le faire sur chacune de ces conséquences. Qu'as-tu fait à ton âme ? Tu l'as détruite ; tu as fait tout ce qu'il fallait pour la ruiner éternellement ; tu lui as creusé une fosse dont elle ne pourra plus sortir, préparé un bûcher ardent et forgé des chaînes pour la lier éternellement sur ce bûcher où elle brûlera aux siècles des siècles !

Souviens-toi que les péchés sont comme la semence qui prépare la moisson : quelle moisson tu as préparée à ta pauvre âme ! Tu as semé le vent et tu récolteras le tourbillon ; tu as semé l'iniquité et tu récolteras la damnation.

Et puis, qu'as-tu fait contre l'Évangile ? Combien de fois ne l'as-tu pas entendu pendant ta vie, depuis ton enfance et pendant ta jeunesse. Depuis lors, que d'appels pressants se sont enfoncés comme autant de dards dans ta conscience, mais tu as toujours retiré le fer !

Les serviteurs du Seigneur ont été rongés d'angoisse au sujet de ton salut, tandis que toi-même tu ne t'en inquiétais nullement.

Qu'as-tu fait contre Christ ? Il est un doux et tendre Sauveur et, de même que l'huile, cette plus douce des substances, est celle aussi qui brûle le mieux, de même aussi personne ne sera plus enflammé de sainte colère que l'Homme doux et humble de cœur, alors qu'il viendra pour te juger. L'amour méprisé est plus terrible que le lion qui fond sur sa proie. Si tu as méprisé le Sauveur sur sa croix, attends-toi à un jugement terrible de la part du Seigneur sur son trône.

Qu'as-tu fait pour tes enfants ? Plus d'un a fait tout ce qui était possible pour perdre l'âme de ses enfants ! Quelle est grande et solennelle la responsabilité qui pèse sur chaque père ! Et que dire de celle d'un père qui se livre à l'ivrognerie ? d'un père qui, par son exemple, enseigne à ses enfants à s'enivrer ? Jureurs et blasphémateurs, qu'avez-vous fait pour votre famille ? N'avez-vous pas, vous aussi, tissé les cordages qui les entraîneront dans la destruction éternelle ? N'est-il pas à craindre qu'ils ne suivent votre exemple ?

Mère de famille, tu as plusieurs enfants, et tu n'as encore prié pour aucun d'eux ! Tu ne les as jamais entourés de tes bras, le soir, lorsqu'à genoux devant leur petite chaise, ils disaient : «Notre Père qui es aux cieux !» Tu ne leur as jamais parlé de Jésus qui aime tant les enfants et qui, autrefois, s'est fait petit enfant semblable à eux. Tu as donc aussi négligé tes enfants ! Je me souviens d'une pauvre mère qui se convertit au Seigneur dans sa vieillesse et me disait d'un accent que je n'oublierai jamais : «Dieu m'a pardonnée, mais jamais je ne me pardonnerai moi-même, car j'ai nourri et élevé des enfants, mais sans leur inspirer jamais le respect de la foi.» Puis, éclatant en sanglots, elle ajouta : «J'ai été une mère cruelle, un monstre et non une mère ! Mes mains ont suffi à tous leurs besoins et personne ne peut dire que je ne les ai pas aimés sous ce rapport, mais voici ma cruauté : j'ai nourri leur corps et n'ai rien fait pour la vie de leur âme !»

Mais n'y en a-t-il pas de plus coupables encore ? Jeune homme, non seulement tu as fait jusqu'ici tout ce que tu pouvais pour damner ton âme, mais tu as fait de plus tous tes efforts pour damner celle de bien d'autres ! Souviens-toi de ce jeune garçon que tu as conduit

pour la première fois dans un café, te moquant de ses scrupules de novice (comme tu les appellais) et l'invitant à boire hardiment comme toi.

Souviens-toi de cette nuit où, à la faveur des ténèbres, tu t'es fait l'instrument du diable pour faire succomber à la tentation cet autre jeune homme, dont la vie jusqu'alors avait été exempte de souillure et qui apprit de toi à connaître la fornication. Tu lui disais : «Viens avec moi, et je te montrerai comment on vit en homme ; je te ferai goûter des plaisirs inconnus.» Avant cette funeste rencontre, ce jeune homme allait à l'église le dimanche et semblait prendre le chemin du ciel. Maintenant, tu te vantes d'avoir chassé de son cœur toute pensée sérieuse à force de sarcasmes et de moqueries ! Tu te fais gloire de ce qu'il ne va plus nulle part le dimanche et tu dis : «Aujourd'hui, il est aussi jovial que quiconque parmi nous !»

Malheureux, l'enfer sera doublement ardent pour toi, car tu auras à subir ses tourments et les tiens. A travers les flammes livides du grand abîme, il te regardera et criera d'une voix stridente : «Qui sait ! sans toi, je ne serais pas ici !» Malheureux ! au milieu des horreurs de la géhenne, subir pareil regard d'une victime de tes séductions, quel supplice effroyable et qui confond toute pensée ! Ces yeux fixés sur toi, comme deux étoiles flamboyantes et dont le funèbre éclat ne fera que grandir, yeux dardant la rage et jetant l'épouvante dans ton âme, ne seront-ils pas déjà à eux seuls pour toi un double enfer ?

Toi qui en as fait tomber d'autres dans le péché, écoute et tremble ! Moi-même, j'ai tremblé aussi lorsque pour la première fois je connus le Sauveur, et j'ai prié mon Dieu de m'aider à ramener à lui ceux que j'en avais éloignés de quelque manière que ce soit.

Ne puis-je découvrir sur un visage l'expression de la terreur et de l'épouvante ? Tes genoux ne s'entrechoquent-ils pas ? Ton cœur ne défaille-t-il pas en toi à la pensée de ton iniquité ? Assurément, cela est impossible, à moins que ton cœur ne soit de bronze et tes entrailles du fer le plus dur. S'il en était ainsi, alors se trouverait vérifiée cette parole de Dieu : «Même la cigogne connaît dans les cieus sa saison ; la tourterelle, l'hirondelle et la grue observent le temps de leur arrivée ; mais mon peuple ne connaît pas la loi de l'Eternel»

(*Jérémie 8:7*). Et cette autre parole tirée d'un autre prophète : «Le bœuf connaît son possesseur, et l'âne la crèche de son maître : Israël ne connaît rien, mon peuple n'a point d'intelligence» (*Esaïe 1:3*).

Seras-tu donc descendu si près de la brute que de laisser de pareilles réflexions passer sur toi sans être glacé d'effroi ? Il nous incombe à nous qui sentons nos iniquités de plier le genou devant Dieu pour toi et de le supplier de t'amener à te connaître toi-même. Vivant comme tu vis et mourant dans de telles dispositions, l'horreur de ton sort dépasse toute conception humaine !

Que je serais heureux à la pensée que la plupart de mes lecteurs me suivra dans cette humble confession en disant en son cœur : «Seigneur, je te confesse en ce jour que mes péchés sont trop lourds, plus que je ne puis porter. J'ai encouru ta réprobation souveraine et éternelle, ta colère la plus terrible. C'est à peine si j'ose croire que tu puisses jamais me pardonner mais, puisque tu as livré ton Fils unique à la mort de la croix pour les pécheurs, et puisque tu as dit : «Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés, vous tous qui êtes aux extrémités de la terre ! Car je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre» (*Esaïe 45:22*) Seigneur, je regarde à toi en ce moment. Jusqu'ici je ne l'ai pas voulu mais je le fais *aujourd'hui*. Jusqu'ici j'ai été l'esclave du péché, mais *aujourd'hui*, Seigneur, daigne m'accepter malgré mon péché, à cause du sang que ton Fils a versé sur la croix. O Père ! ne me regarde pas dans ta juste indignation, quoique tu en aies pleinement le droit, mais permets-moi d'évoquer devant ta face cette promesse : «Je ne mettrai dehors aucun de ceux qui viendront à moi.»

*«Tel que je suis, sans rien à moi,
Sinon ton sang versé pour moi
Et ta voix qui m'appelle à toi,
Agneau de Dieu, je viens, je viens !»*

«Seigneur, pardonne-moi, accepte-moi, prends-moi tel que je suis, afin que dès maintenant je sois ton serviteur tant que je vivrai, et enfin que je sois compté parmi tes rachetés au jour de ma mort !»

Peux-tu dire ces paroles ? Ton cœur les a-t-il dites avec moi ? Bon courage, si c'est du fond du cœur que tu as parlé, tu es aussi en

sûreté que les anges du ciel, car tu es enfant de Dieu et tu ne périras jamais !

Des avertissements solennels

Ils s'adressent à ceux qui ont été forcés de se condamner par leur réponse. Que de réflexions sérieuses surgissent en nous quand nous considérons combien le temps passe vite ! L'année actuelle est de toutes celles que j'ai vécues la plus courte, et plus j'avance dans la vie, plus les années semblent se raccourcir. Vous qui êtes âgés, vous embrassez d'un seul regard vos soixante ou soixante-dix ans et me dites sans doute : «Bientôt, l'année vous paraîtra plus courte encore !» Seigneur, enseigne-nous donc à tellement compter nos jours que nous sachions appliquer notre cœur à la sagesse.

Mais n'est-ce pas une chose bien sérieuse que de penser qu'une autre année va bientôt disparaître, et qu'un grand nombre d'entre nous ne sont pas encore sauvés ! Ils sont exactement au même point que l'année passée à pareille époque, non, plus près de la mort et, à moins qu'ils ne se repentent, plus près de l'enfer. Qui sait même si ce que je dit aujourd'hui ne les laissera pas insensibles ?

Tu n'es cependant pas encore entièrement endurci, car tu as pleuré bien des fois à l'écoute de la prédication, et cependant tout cela n'a encore rien produit ; tu es resté tel quel. Je t'en prie, réponds à cette question : «Qu'ai-je fait ?» Prends garde, car un temps vient où on se posera la même question, mais où il sera trop tard.

Ce ne sera pas le temps du lit de mort car, même là, il est encore temps. Mais lorsque le dernier souffle de vie aura quitté ton corps, alors il sera trop tard pour te demander : «Qu'ai-je fait ?» Voici un homme qui veut se détruire. Il gravit précipitamment l'escalier d'une tour élevée avec le projet arrêté de se précipiter depuis le haut. Le voici parvenu au faite... Crois-tu qu'après s'être lancé dans le vide il se demandera : «Qu'ai-je fait ?» Il me semble entendre quelque esprit invisible lui répondre : «Ce que tu as fait ? Hélas ! tu as fait ce que tu ne pourras plus défaire ! tu es perdu, *perdu*, **perdu** !»

Toi qui vis sans Christ, sache que tu gravis en ce moment cette haute tour. Demain peut-être tu te trouveras en présence de la mort,

au faite de l'édifice, et quand elle t'aura étreint de sa main de fer, quand du haut de cette tour tu te seras précipité dans l'abîme du désespoir, cette question se présentera à toi dans toute son horreur. Quelle réponse faire alors ? A quoi servira-t-il d'y répondre excepté pour augmenter l'horreur de ta situation ? Il me semble voir une de ces âmes lancée ainsi dans l'éternité et l'entendre se demander : «Qu'ai-je fait ?»

Elle voit s'ouvrir devant elle cette éternité qui n'aura jamais de fin et voici retentir dans les airs la terrible réponse : «Tout ceci n'est que ton ouvrage ! Tu connaissais ton devoir, mais tu ne l'as pas accompli. Tu as été avertie, mais tu as méprisé les avertissements !»

Entends le lamentable soliloque de l'âme réprouvée ! «Voici : le grand et le dernier jour est venu, le trône du jugement se dresse au milieu des éclairs, et les livres sont ouverts. J'entends frémir les feuillets dans la main qui les tourne, et ce frémissement résonne jusqu'au fond de mes entrailles comme un glas funèbre. Sur un signe du Juge suprême, je vois les âmes s'en aller, les unes à la droite, les autres à la gauche, suivant la teneur du livre. Qu'ai-je fait ? Je sais d'avance que mon péché va être la cause de mon éternelle condamnation, car je n'ai pas cherché le Sauveur.

«Que vois-je ? le Juge fixe ses regards sur moi. Mon tour est venu ! Va-t-il me dire aussi : «Retire-toi de moi, maudit !» Plutôt que d'entendre cette parole, que ne puis-je être écrasé, anéanti pour toujours ! Un grand silence se fait... Son doigt se lève ! Je me sens arraché du milieu de la foule par une force irrésistible qui me traîne jusqu'à la barre. Me voilà seul devant lui. Il ouvre la page de ma vie et avant qu'il l'ait lue je me sens défaillir de terreur.

«Tout y est encore, dit-il, rien n'a été effacé par mon sang. Tu as méprisé les appels de mon amour, tu t'es moqué de mon peuple, tu as méprisé ma miséricorde, tu as préféré recevoir le salaire de tes iniquités. Eh bien, tu l'auras ! Le salaire du péché, c'est la mort.» Malheur, d'une voix plus forte que dix mille tonnerres, il prononce ces paroles : «Va-t-en maudit, au feu éternel préparé pour le diable et pour ses anges !» Horreur ! C'était donc vrai ! Je souriais quand le pasteur parlait de l'enfer, et maintenant j'y suis moi-même ! Je m'étonnais de le voir essayer de m'épouvanter par ces descriptions horribles,

et la réalité est maintenant devant moi, plus terrible et épouvantable que toute description possible ! Que n'a-t-il pu m'effrayer ! Que ne m'a-t-il tellement glacé de terreur que de m'avoir arraché à un sort si affreux ! Mais maintenant me voilà perdu et perdu sans espoir ! Me voilà plongé dans des ténèbres si profondes que jamais, jamais, un seul rayon de lumière ne parviendra plus jusqu'à moi. Je suis dans une prison si étroite et si bien fermée que jamais, jamais, un seul des mille verrous qui la ferment ne sortira de sa place. Oh ! horreur ! horreur ! Damné !... et pour l'éternité !»

Quel terrible soliloque ! Si tu pouvais y être toi-même pendant un instant et éprouver ce que cette âme endure, comprendre tout ce qu'elle souffre, alors tu ne t'étonnerais plus de ce que je désire te faire pleurer, mais au contraire que je ne t'annonce pas l'Évangile avec plus de ferveur et ne pleure pas moi-même davantage sur ton âme.

Ami lecteur, aussi vrai que l'Éternel mon Dieu devant lequel je me tiens est vivant ; aussi vrai que je comparaiâtrai un jour devant toi là-haut et que ta conscience me rendra témoignage que je t'ai fidèlement annoncé tout le conseil de Dieu, toi qui as entendu mes paroles aujourd'hui, tu seras sans excuse au dernier jour si tu ne te convertis pas. Je t'ai averti avec tout le sérieux dont je suis capable ; tout ce que j'ai de puissance, d'art et de tendresse pour persuader, je l'ai dépensé pour toi aujourd'hui, et je ne puis qu'ajouter un cri suppliant : Réfugie-toi en Christ ! Je t'en conjure, âme immortelle, destinée à une félicité ou à un malheur infinis et sans terme, réfugie-toi en Christ ! Ton pardon est dans sa main. Confie-toi en lui et sois sauvée !

Si tu rejettes cette supplication, c'est à ton péril. Si tu me rejettes, sache que ce n'est pas moi que tu repousses, mais bien celui qui m'a envoyé. Si tu me méprises, ce n'est pas moi que tu méprises, mais bien celui qui est plus grand que Moïse, à savoir, Jésus-Christ, le Seigneur ; et si tu comparais devant son tribunal sans t'être rendue à ses appels, quelle sera sa terrible voix, ses paroles effrayantes, lorsqu'il te condamnera pour toujours !... pour toujours !... pour toujours !